

MES SOUVENIRS

I

BOGHAR.

Au pied du mur. — Triste impression. — Un bon Agha. — Les nomades. — Une défection. — Larbâ et Ouled-Nayl. — Gendre et beau-père. — Un convoi. — Les illusions d'un général. — Fausse alerte. — En Smala.

Quelques jours après le coup d'Etat, le général Randon, nommé gouverneur de l'Algérie, venait prendre possession de son poste, et le général Pélissier, qui portait depuis plusieurs mois déjà les trois étoiles, rentrait à Oran, déçu, je crois, en ses espérances de se voir maintenu dans les fonctions qu'il avait occupées intérimairement. Au débotter, le nouveau Gouverneur se fit présenter les chefs de la province, et tous les chefs des bureaux arabes vinrent se ranger dans la cour du palais du Gouvernement, chacun à la tête des aghas, caïds, etc., qui dépendaient de lui. Mon bureau arabe de Blidah portant le numéro 1, j'occupais la droite, et le directeur divisionnaire me nomma le premier.

Le général Randon, probablement pour se donner l'air militaire, affectait un ton bourru, quoiqu'il fût au fond l'homme le meilleur et le chef le plus bienveillant

qu'on pût rêver. « Ah! c'est vous, capitaine du Barail, me dit-il. Eh bien, après la réception, montez dans mon cabinet; j'ai à vous parler. » Et il passa. Ces paroles et le regard sévère qui les accompagnait présageaient une réprimande, des reproches. Je fis un rapide examen de conscience pour chercher si je les méritais, et, comme je ne trouvai rien de répréhensible dans ma conduite, j'attendis le Gouverneur avec une sérénité que justifèrent les premières paroles de notre tête-à-tête :

— J'ai lu, me dit-il, une sorte de mémoire signé de vous, en réponse à quelques questions que j'avais chargé l'inspecteur général des spahis d'étudier. J'y ai trouvé des utopies irréalisables, mais aussi certaines idées dont je serais assez disposé à tenter l'expérience, notamment en ce qui concerne l'emplacement, le recrutement et l'installation des spahis. Pour commencer, je vais vous envoyer à Boghar, comme commandant supérieur du cercle. Vous pourrez appliquer là vos théories, et nous verrons comment vous vous en tirerez.

Je voulus lui répondre qu'il s'agissait moins de mes idées que des siennes, et que j'attendais ses instructions; mais je sentis, au premier mot, qu'il ne fallait pas insister, et je me contentai de dire : « Mon général, alors j'emmène mon escadron avec moi à Boghar; car avant tout, j'en veux conserver le commandement? »

— Non pas, me dit le Gouverneur; vous allez partir tout seul. Vous étudierez comment vous pouvez établir votre escadron, monsieur le théoricien, et puis vous me ferez des propositions pratiques, et nous verrons. Votre nomination paraîtra demain matin; soyez parti demain soir.

Je m'en allai très inquiet et un peu déconfit. « C'est bien fait, me disais-je en descendant; tu te mêles toujours de ce qui ne te regarde pas. Tu veux réorganiser la cavalerie indigène! Eh bien, tu quitteras Blidah, où

tu étais comme un coq en pâte, et tu t'en iras dans le plus vilain trou de l'Algérie, à Boghar. Il y fait chaud, il y fait malsain. Tu y laisseras peut-être ta peau, car tu n'es pas déjà si brillant, puisque le père Camou voulait te faire rentrer en France; mais ça t'apprendra! »

Il est vrai qu'au bout de vingt-cinq pas j'avais déjà changé d'opinion, presque aussi vite qu'un homme politique, et retourné la situation de son bon côté : un commandement à exercer, de l'indépendance à savourer, et enfin la gloriole de prouver que mes projets n'étaient pas des utopies. Je fis à peine entrer en ligne de compte les difficultés qui m'attendaient certainement de la part du bureau arabe de l'endroit dont j'allais changer le système et troubler les habitudes. A cette époque, les commandants supérieurs de cercle laissaient aux bureaux arabes la bride sur le cou pour tout ce qui concernait les relations politiques avec les indigènes, et les chefs de bureau traitaient directement avec le Gouvernement. A Boghar, notamment, le commandant supérieur était un vieux capitaine d'infanterie nommé Beauvallet, enchanté de son poste, de son supplément de solde, et qui signait, les yeux fermés, tout ce que lui apportait son chef du bureau arabe, un jeune officier très aimable et très intelligent. Il allait falloir changer tout cela.

Boghar dépendait de la subdivision de Médéah, j'allai prendre les ordres du général de Ladmirault qui y commandait, sous lequel j'avais eu l'honneur de servir à Aumale, et qui m'a toujours témoigné une bienveillance dont je lui suis resté respectueusement reconnaissant. Il me reçut à ravir et, pour que je n'arrivasse point au chef-lieu de mon commandement uniquement suivi de mon ordonnance, il me donna une petite escorte de quatre spahis commandés par un brigadier.

De Médéah à Boghar, par la traverse, il y a quinze

lieues de pays très accidenté. Dans la belle saison, c'était l'affaire d'une étape. Mais pendant les pluies, les ruisseaux transformaient la route en une série de fondrières qui mettaient à une rude épreuve la vigueur et l'entrain de nos excellents petits chevaux arabes.

Bâti sur l'emplacement du vieux fort qu'avait fait sauter le général Baraguay d'Hilliers en 1841, Boghar occupe le sommet d'un des derniers contreforts du massif montagneux qui se développe entre Blidah et les Hauts-Plateaux. Il est perché, comme un nid d'aigle, sur cette sorte de promontoire qui fait éperon vers le Sud et adossé à la forêt de cèdres et de pins du Oulad-Antar. Au pied de la montagne, coule le Nahr-Ouassel, qui bientôt, changeant de nom, deviendra le Cheliff, une des rares rivières importantes de l'Algérie. Le torrent s'est creusé un lit profond entre deux berges sablonneuses qui le rendent infranchissable, excepté à certains gués, et, pour descendre du fort dans la vallée, la pente est rude et escarpée.

En face, de l'autre côté de la rivière, se trouve le petit village saharien (ksar, au pluriel ksour) de Boghari, caravansérail où s'arrêtaient, à leur première étape, les nombreuses caravanes qui se dirigeaient de Médéah vers le Sud.

Boghari, construit entièrement en briques crues (taubs), se confondait avec les roches qui l'entouraient et avaient l'air de cacher honteusement ses nombreux lupanars peuplés de filles des Ouled-Nayl (les Nayliates).

J'arrivais par un jour sombre et pluvieux du commencement de janvier, à la nuit tombante, horriblement fatigué de la route, après m'être embourbé dans le pays bas, et j'apercevais devant moi toute la montagne ensevelie sous un linceul de neige. Au sortir des rosiers et des orangers de Blidah, le contraste était navrant. Il me serra le cœur.

Depuis quinze ans de vie africaine, j'avais connu de bien vilains postes, et je les avais connus au milieu des tristesses d'une occupation récente; jamais je n'avais encore ressenti une impression aussi pénible que celle que me causa ma nouvelle résidence, entrevue sous le brouillard et la neige. Avant de gravir la côte, j'allai me réchauffer quelques instants au foyer hospitalier d'un grand chef indigène que le général de Ladmirault m'avait indiqué comme un homme de confiance, l'agha Couider-ben-Mimouna, personnage très prudent, très avisé, très au courant de toutes les affaires du pays, quoique systématiquement placé en dehors de toutes les intrigues. Il me reçut en frère, et, quand je repris ma route, j'avais déjà le corps et l'âme réconfortés : le corps, par la chaleur du bon feu de sa tente, et l'âme par la chaleur d'une amitié naissante qui devait, par la suite, m'apporter de précieux avantages.

J'entrai dans Boghar à la nuit close. Rien n'était prêt pour me recevoir. Le capitaine Beauvallet, qui m'attendait pour me remettre le service, n'avait pas encore quitté le local affecté au logement du commandant supérieur, et ce local, composé de deux chambres dont l'une servait de chambre à coucher et de salle à manger et l'autre de cabinet de travail et de salon de réception, était vraiment trop étroit pour nous abriter tous les deux. J'allais faire tendre ma tente et camper dans la rue, quand le chef du bureau arabe accourut pour m'offrir l'hospitalité. Le lendemain, je fis connaissance avec l'intérieur du fort. Il n'était guère plus gai que l'extérieur. A part l'hôpital militaire, bâtiment construit, suivant le type traditionnel, sur la déclivité de la côte, et dont les sous-sols d'une façade correspondaient au premier étage de l'autre, tout n'était encore qu'à l'état d'ébauche et installé avec si peu de soin que la poudrière et le four de l'administration n'étaient séparés que par le grenier à bois. Je réclamai aussitôt

contre d'aussi vicieuses dispositions, mais sans le moindre succès. Heureusement, une belle nuit, le feu se mit dans le bois, la poudrière manqua de sauter et tout le fort avec. Le lendemain, le génie daigna m'exaucer.

Outre les services accessoires, hôpital et subsistances militaires, la garnison était composée de deux compagnies d'infanterie : une du 60^e détachée de Médéah et une du bataillon d'infanterie légère, plus la compagnie des pionniers de discipline, dite des mutilés, et ainsi nommée parce qu'elle était formée des conscrits qui s'étaient volontairement mutilés pour échapper au service militaire. On ne leur donnait pas d'armes, et ils servaient comme terrassiers. La chefferie du génie était occupée par le capitaine Vincent, fils d'un ancien officier supérieur du 17^e léger. Officier jeune, charmant, distingué, ambitieux, il avait le cœur chaud et dévoué, mais la tête un peu près du bonnet. Il avait, en outre, rapporté de l'École polytechnique, avec une instruction supérieure, des allures d'indépendance qui amenèrent vite un petit conflit entre nous. Il réclama, fut désavoué et devint de bonne grâce mon ami fidèle. Je le fis venir plus tard à Laghouat, où il fut promptement décoré. La paix de Villafranca l'arrêta au moment où il allait partir pour l'Italie, comme capitaine dans un nouveau régiment de tirailleurs algériens qu'on voulait créer. Pour parvenir plus vite, il demanda alors à servir aux colonies, fut envoyé à Gorée et mourut de la fièvre jaune en y arrivant. Je le regrettai infiniment.

Boghar possédait aussi un commandant de place, le capitaine Fricot, vieil officier de l'état-major des places, qui jouissait là d'une retraite anticipée. Il était marié avec une femme aussi âgée que lui. M. et Mme Fricot rappelaient vaguement M. et Mme Denis, et leur couple vénérable servait de cible perpétuelle aux quolibets de nos jeunes gens. Ils se racontaient que la

commandante ayant fait appeler, un jour, le médecin militaire pour le consulter sur certains troubles naturels amenés par l'âge, lui avait demandé si, néanmoins, elle pouvait rester pour le capitaine l'épouse soumise à ses fantaisies. Le major avait ordonné une abstinence complète. « Là, tu vois bien, Fricot, dit la bonne dame en regardant son mari; qu'est-ce que je te disais? » Et le capitaine écouta son arrêt avec une modestie un peu orgueilleuse.

Une fois installé, je vis fondre en même temps la neige blanche et mes idées noires, sous l'influence combinée du soleil et du travail. Ma marotte était mon escadron. Je voulais, avant tout, pourvoir à son installation, et j'étais fort impatient de le voir arriver. Or, ce n'était pas une petite affaire que de l'amener où j'étais. Il fallait d'abord vaincre la mauvaise volonté de l'état-major du régiment qui ne voulait pas le voir partir de Blidah, parce que cet escadron était le seul qui justifiait à Blidah la présence de cet état-major, réduit, sans mes spahis, à un peloton hors rang. Il fallait vaincre encore l'inertie du bureau arabe qui n'était pas pressé de le voir venir. Il fallait enfin lui trouver, à proximité de Boghar, des terres domaniales assez vastes pour le recevoir; et je ne savais pas où les prendre. Très embarrassé, j'imaginai d'aller consulter mon nouvel ami, l'agha Couider-ben-Mimouna. « Vous cherchez une terre domaniale pour votre smala? dit-il, j'en ai une très belle à votre disposition, là tout près, de l'autre côté de la rivière; elle s'appelle Moudjebeur. Comme elle n'était ni louée ni cultivée, le bureau arabe m'en a accordé la jouissance, et j'en ai tiré mon profit; cela ne faisait tort à personne. Mais elle appartient à l'État, et je suis prêt à vous la remettre. »

On pense si je remerciai le consciencieux agha et si je m'empressai de réclamer Moudjebeur. Je proposai au Gouverneur d'assigner ce territoire au 1^{er} escadron de

spahis et demandai, en même temps, qu'à titre de récompense pour son désintéressement, l'agha reçût en toute propriété les terres qui ne seraient pas nécessaires à notre établissement. Ces deux demandes me furent immédiatement accordées. Il me restait encore à trouver les moyens d'installer matériellement l'escadron. Sans doute, les spahis indigènes devaient vivre à l'arabe, sous la tente. Mais il fallait loger le cadre français, construire des magasins, les dépendances nécessaires à une troupe régulière, un abri pour les chevaux. Et, comme Moudjebeur était à deux heures de Boghar, de l'autre côté de la rivière, il fallait encore le mettre à l'abri d'un coup de main, pour le cas où l'escadron serait dehors, laissant au camp ses familles, ses provisions et ses indisponibles. Tout cela, dans mon idée, devait s'exécuter après l'arrivée de l'escadron que je demandais à cor et à cri. Mes instances étaient d'ailleurs justifiées par un point noir qui grossissait du côté du Sud.

A Ouargla, s'était établi un nouvel agitateur, un Mohammed-ben-Abdalah, notre ancien khaliffa de Tlemcen, qui était allé porter d'abord en Kabylie ses prédications fanatiques et, après avoir attiré dans les montagnes du Djurdjura les maux de la guerre et en avoir été chassé par les habitants eux-mêmes, était venu se fixer dans la dernière oasis de l'Oued-Rir d'où il espérait soulever nos tribus nomades. Déjà les Larbâ, sous l'influence de leur bach-agma, Ben-Nacer-ben-Chorâ, étaient venus se joindre à lui, abandonnant brusquement les campements qui leur avaient été assignés.

Deux mots d'explication feront comprendre une situation assez compliquée. La population nomade du sud de la province d'Alger se compose de deux grandes confédérations : les Ouled-Nayl et les Larbâ. Elles sont soumises, je l'ai expliqué, à un double mouvement

alternatif entre le Sahara et le Tell, gagnant le Sahara en hiver, pour y nourrir leurs dromadaires et leurs moutons, et remontant vers le Tell en été, lorsque le Sahara, desséché, n'offre plus à leurs bêtes de moyens de subsistance. Dans ces pérégrinations, ces nomades traversent les campements d'autres tribus dont les émigrations sont moins étendues que les leurs. C'est un chassé-croisé perpétuel pendant lequel se font les échanges indispensables, les nomades venant vendre des dattes, des laines, des moutons, des chameaux, et acheter des céréales, des tissus, des objets fabriqués. Il se tient là des marchés que l'on pourrait comparer à nos foires d'autrefois. Les intérêts entre le Nord et le Sud sont enchevêtrés de telle sorte que les passages de nomades sont considérés, non comme une servitude incommode, mais comme un contact avantageux qui donne lieu à des relations fécondes. Les nomades, pour s'éviter le transport des denrées et marchandises qu'ils ont acquises, les déposent dans les villages sahariens qui leur servent d'entrepôts et de magasins où ils viennent puiser. Et chaque nomade a dans les ksour un correspondant qui lui sert d'homme d'affaires et de magasinier. Les Arabes des grandes tentes considèrent, de ce fait, les Arabes des ksour comme des sortes de commis appartenant à une race inférieure.

Or, en 1844, un chef important de Laghouat, Ahmed-ben-Salem, étant venu à Médéah offrir au général Marey-Monge la soumission de sa ville et des tribus avoisinantes, le général se porta sur Laghouat avec une colonne légère, entreprise qui, un an après la prise de la Smala, semblait encore audacieuse et périlleuse. On ne tira pas un coup de fusil. Ahmed-ben-Salem, qui avait guidé la colonne et dont l'influence, croyait-on, venait de nous faire faire un pas décisif, fut récompensé par les hautes fonctions de khaliffa de Laghouat. Il ne le leva que du général commandant à Médéah. Lorsque

plus tard, les Ouled-Nayl firent leur soumission, ils reçurent, sous l'autorité de Si-Chérif-bel-Arch, une organisation qui les rendait indépendants d'Ahmed-ben-Salem. Mais ce dernier fut l'auteur et le négociateur de la soumission des Larbâ, qui passèrent naturellement sous son commandement. Il fit même confirmer leur chef, Ben-Nacer-ben-Chorâ, dans son titre de bach-agma et lui donna une de ses filles en mariage. Pendant quelque temps, tout marcha bien entre le beau-père et le gendre; mais bientôt les cartes se brouillèrent; le gendre, homme des grandes tentes, souffrait dans son orgueil d'être placé sous les ordres d'un homme des ksour qu'il traitait de vieux marchand de dattes, encore que ce vieux marchand de dattes fût son beau-père. Tous les ans, lorsqu'il ramenait sa tribu aux pâturages d'été, Ben-Nacer-ben-Chorâ venait se plaindre à Médéah des exactions de son beau-père. Il devait avoir raison. Un Arabe a toujours raison quand il se plaint d'avoir été dépouillé par un autre Arabe. Mais les services et la fidélité du vieux khaliffa plaident en sa faveur; et puis, le chef du bureau arabe de Médéah, mon ami, le capitaine Guard, des zouaves, qui pratiquait la maxime « diviser pour régner », aimait à entretenir des querelles entre les chefs. Il avait doublement tort, d'abord parce que, sur le terrain de l'intrigue, les Arabes étaient plus forts que lui, et ensuite parce que, lorsqu'on commande, le meilleur moyen d'être bien servi, c'est d'inspirer confiance à force de loyauté. Ce pauvre Guard devait mourir fou, dans un voyage qu'il fit à Laghouat pendant que j'y commandais. Il cherchait donc à gagner du temps et répondait évasivement.

Vers la fin de l'été de 1851, Ben-Nacer-ben-Chorâ, voyant qu'on ne l'écoutait pas à Médéah, poussa jusqu'à Alger, afin de porter plainte au Gouverneur général. Le colonel Durrieu, alors directeur des affaires

indigènes, étudia consciencieusement cette affaire, y démêla la vanité blessée du chef et, assez embarrassé, ne voulant pas pousser le solliciteur à l'insurrection, ne voulant pas non plus sacrifier à ses rancunes un vieux serviteur, lui promit de tout régler au bout de quelques jours, à sa satisfaction. En attendant, il lui assigna, comme campement provisoire, une région située entre Médéah et Boghar, appelée Berrou-Aghia. Ben-Nacer parut satisfait, demeura quelques jours à Alger, puis vint rejoindre sa tribu et, dans la nuit, partit, sans laisser une tente en arrière, et alla s'établir à douze lieues au delà de Boghar, à un endroit appelé Aïn-Oucera.

Le général de Ladmirault ne vit là qu'un coup de tête, et, persuadé qu'il suffirait de mettre en demeure le fugitif d'avoir à rentrer dans nos lignes, il fit partir un peloton de vingt-cinq spahis, commandé par un lieutenant, servant au titre indigène, M. Carrus. Né à Marseille, M. Carrus était juif. Il était venu, très jeune, s'établir à Alger avec ses sœurs, et il était devenu un véritable Arabe de langue, de mœurs et d'esprit. Il avait l'habitude de ces sortes de missions et s'en tirait toujours bien, parce qu'il connaissait sur le bout du doigt toutes les intrigues arabes. Bon soldat, du reste, mais sans grande instruction générale ni professionnelle. Enfin, il avait eu plusieurs fois affaire avec Ben-Nacer et partit, convaincu qu'il le ramènerait promptement à l'obéissance. Il rejoignit les Larbâ à Aïn-Oucera, où Ben-Nacer avait jugé à propos de séjourner, en pleine sécurité, d'ailleurs, puisqu'il avait devant lui l'immensité du désert pour s'enfuir, et attendait là le retour d'émissaires envoyés aux tribus dont il lui fallait traverser les territoires et dont il voulait s'assurer les sympathies. Elles lui étaient acquises. La plus importante de ces tribus, les Ouled-Chaïb, avait pour caïd un vétéran des guerres d'Abd-el-Kader, Si-

Djedid, qui ne rêvait que la reprise de la guerre sainte.

Carrus fut reçu à merveille par le chef, qui voulut lui offrir lui-même l'hospitalité dans sa tente, tandis que les principaux Arabes emmenaient chacun un spahis pour mieux le fêter. Le dîner se faisant attendre et le bach-agma s'étant absenté pour veiller, disait-il, à la réception des cavaliers rouges, Carrus s'endormit. Quand il se réveilla, il vit, dans les dernières lueurs du crépuscule, dix canons de fusil braqués sur lui. Il voulut sauter sur ses armes; elles avaient disparu. Ses soldats, perdus dans l'immensité de la tribu, avaient partagé son sort et étaient, comme lui, réduits à la plus complète impuissance. Ben-Nacer-ben-Chorâ pouvait donc faire ce qu'il voulait des vingt et quelques hommes lancés imprudemment à sa poursuite.

— Il ne te sera fait aucun mal, ni à toi ni aux tiens, dit-il au lieutenant déconfit; seulement, je t'enlève la possibilité de me nuire. Je vous rends la liberté, mais je garde vos chevaux et vos armes. Retourne à Médéah. Va dire à celui qui t'a envoyé que Ben-Nacer-ben-Chorâ quitte le service des Français, où il n'a trouvé qu'amertume et qu'humiliation, pour aller rejoindre celui qui représente la religion et l'indépendance.

Le pauvre Carrus réunit, non sans peine, ses vingt-cinq hommes, hors du campement, et, très peu rassuré, craignant que les Arabes ne partageassent point la magnanimité de leur chef, il fit à pied les douze lieues qui le séparaient de Boghar, où il arriva avec tout son monde, exténué, mais sain et sauf. Il fit connaître aussitôt au général de Ladmirault l'échec de sa mission et la fuite des Larbâ, qui avaient pris sur nous trop d'avance pour qu'on pût songer à les arrêter.

Le général de Ladmirault imagina une combinaison qui ne fit qu'augmenter le gâchis.

Les Larbâ avaient pour rivaux, je l'ai déjà dit, les Ouled-Nayl. Le général de Ladmirault conçut le pro-

jet de faire ramener les Larbâ par les Ouled-Nayl, qui avaient alors comme grand chef, avec le titre de bach-agma, Si-Chérif-bel-Arch, grand personnage, ancien khaliffa d'Abd-el-Khader, celui qui fit exécuter devant nous, le 11 mars 1846, les deux officiers français prisonniers de l'Émir: MM. Lévy et Lacoste, alors que, dans une poursuite forcenée, nous tenions, pour ainsi dire, notre grand ennemi au bout de nos sabres, et que ses meilleurs cavaliers se faisaient tuer les uns après les autres, pour assurer sa retraite.

Forcé de s'incliner devant la nécessité, il fit sa soumission pour sauver sa tribu d'une ruine complète. Il nous fut, d'ailleurs, depuis toujours fidèle. Il s'est fait tuer au début de la grande insurrection de 1865, laissant sa place à son fils Si-Mohammed-bel-Cassem, jeune homme très sympathique et très intelligent. Si-Chérif-bel-Arch jouissait d'un très grand prestige parmi les siens. Il était de haute et robuste stature, et cachait beaucoup de finesse et d'intelligence sous des apparences de bonhomie et de simplicité. Il appartenait au parti démocratique et passait pour être marabout. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il marmottait continuellement des prières et égrenait son chapelet, du matin jusqu'au soir. Il avait eu son roman, lui aussi. Abd-el-Khader avait fait cadeau à Si-Chérif et à un de ses parents de deux jeunes filles espagnoles enlevées aux environs de Mélélla. Épousées par les deux chefs, ces jeunes filles devinrent de véritables femmes arabes très contentes de leur sort et refusèrent toujours la liberté.

Si-Chérif-bel-Arch partit donc à la poursuite des Larbâ, dans ce Sud qui n'avait pas de mystères pour lui, et, peu de temps après, on apprit qu'il avait été battu en deux rencontres. Je n'oserais pas affirmer que sa campagne fût autre chose qu'une démonstration d'obéissance, ni même qu'il y eût eu jamais bataille. En